

CULTURE

Sébastien Barrier,



Sébastien Barrier, samedi sur la scène du Théâtre de Cornouaille, à Quimper.

grand cru

THÉÂTRE Avec «Savoir enfin qui nous buvons», le comédien d'exception se livre à un marathon en forme de fresque humaniste arrosée au vin naturel. Tournée générale.



Par **GILLES RENAULT**
Photos **ISABELLE RIMBERT**

Commençons par la fin, si on peut dire. Une espèce d'omerta entoure la durée du spectacle hors norme de Sébastien Barrier, *Savoir enfin qui nous buvons*. Craignant à l'évidence que celle-ci soit perçue comme rebutante, sinon rédhitoire, les lieux où il est programmé

noient en effet le poisson: «*Environ trois heures trente*» entend-on par-ci, «*au moins quatre heures*», lit-on par-là. Bernique! Plus sincère, à sa façon lucide d'accentuer le flou, le dossier de presse, lui, se contente d'un sibyllin «*possiblement sans fin*» auquel on ne pourra toujours pas reprocher de tromper sur la marchandise.

Maintenant, un témoignage irréfutable: lors de son premier passage à Paris, mi-octobre au Monfort (où il jouait trois jours), l'artiste majuscule a occupé seul le terrain six heures dix-sept minutes durant. Mieux, au terme de la représentation, vertigineux marathon oral parcouru au rythme d'un 100 mètres, il ne présentait aucun signe particulier d'usure, sachant que, la veille et le lendemain, il si-

«Rater le métro grâce ou à cause d'un spectacle, c'est reconnaître à nos dépens que l'art peut avoir un effet sur nos vies.»

Sébastien Barrier

gnait la même performance. Seulement voilà, passé 2 heures du matin et jugeant certainement qu'il n'est si bonne compagnie que ne se quitte, l'olibrius au parler gouleyant a enfin daigné mettre un terme à l'épopée, devant tout de même une bonne moitié de l'assistance encore présente, positivement groggy de mots bombardés sans filtre, tout autant que grisée par les philtres servis à (petites doses mais) intervalles réguliers.

ADDICTION. Magnanime, l'hôte avait annoncé la couleur, indiquant en préambule les stations de Vélis et Autolib les plus proches, un numéro de compagnie de taxi et, pour les moins hardis, l'horaire du dernier métro, non sans avoir cru utile de préciser, à la lisière de la sommation: «*Rater le métro grâce ou à cause d'un spectacle, c'est reconnaître à nos dépens que l'art peut avoir un effet sur nos vies.*» Quadragénaire sarthois à la silhouette élancée, Sébastien Barrier ne se produit que devant des jauges réduites, accueillant au maximum une centaine de personnes assises

autour de tables rondes, que, durant la veillée, on prendra soin de sustenter et de désaltérer. Mais s'il y a à boire et à manger chez ce gars-là, adepte du spectacle de proximité, comme on le dirait d'un commerce (à prendre également au sens amoureux du terme), c'est autour d'un récit roboratif qu'il confectonne et recompose ad libitum sur la base d'une trame ethnologique saturée de tendresse et de drôlerie... Sans occulter la part de souffrance qu'induit l'addiction.

Créé l'an dernier à Calais, *Savoir enfin qui nous buvons* tourne jusqu'à la fin du printemps 2015, alternant lieux très identifiés (le CentQuatre et à nouveau le Monfort, à Paris, durant le premier semestre) et chemins de traverse (Le Guilvinec, Aubusson, Saint-Avé...). Or, d'un soir l'autre, personne n'entendra jamais exactement la même chose, à partir d'une base qui, elle, reste la même: Sébastien Barrier parle volontiers de lui pour mieux évoquer les autres, et vice-versa, déroulant sans se prendre les pieds dedans (quasiment aucune répétition, ni erreur de syntaxe) le fil d'Ariane d'une pensée profuse, bien plus que logorrhéique. «*Est-il auteur ou performeur? Comédien, clown ou bonimenteur? Une façon de poète, d'anthropologue à la sauvage, voire de médecin des âmes?*» (s')interroge Catherine Blondeau, la directrice du Grand T à Nantes, où il est artiste associé. La réponse se trouve bien sûr dans les questions, s'agissant d'un funambule du langage qui, bien qu'inconnu du grand public, a déjà semé des graines dans les arts de la rue, participant à la compagnie Le Phun, inventant en 2005 le personnage de Ronan Tablantec, un bonimenteur en costume de marin racontant ses expéditions à qui voulait bien les entendre (ou pas), puis cofondant en 2007 le GdRA, une petite troupe de théâtre fonctionnant en mode commando.

Mais une année plus tard, Sébastien Barrier fait la connaissance du vin naturel. Coup de foudre, au masculin, le breuvage devient un

fidèle compagnon. Et la sève de *Savoir qui nous buvons*, récit sidérant qui, passé une introduction en crue (compter une heure, ou deux, ou...), remonte la vallée de la Loire, à la rencontre de vigneronnes (Marc Pesnot, Thierry et Jean-Marie Puzelat, Pascal Potaire et Mose Gadouche...) dont le guide nous fait sillonner les domaines entre moult apartés, digressions, aphorismes, prosopopées, etc., passant par le Chili, New York, la Papouasie, Vélizy-Villacoublay...

GUITARE. «*La parole est l'art le mieux et le plus partagé au monde*», fait observer le raconteur qui utilise les mots comme le levain dans la boulange pour, à partir de souvent pas grand-chose, tricoter ses sagas philanthropiques éclairées par 26 ampoules (on a largement le temps de les compter). Côté illustration, un écran permet de projeter des photos. Autre accessoire, qui ne l'est pas tant que ça, une guitare amplifiée habille trois ou quatre parenthèses musicales pertinentes, dont une, hallucinée - égrenant les maux/mots de *Journal d'un morphinomane*, un texte sur la dépendance écrit par un médecin français dans l'Indochine de la fin du XIX^e siècle.

Au bout du bout de la représentation, Sébastien Barrier présente un diaporama où l'on croise quantité de personnes et de lieux évoqués. Témoinnant d'une sobriété à tout le moins paradoxale, chaque image est commentée par un seul mot. Le tout composant un florilège de scènes de bitures, du genre dont on ne se souvient plus le lendemain, telle une variation chez les pedzouilles du générique final de *Very Bad Trip*. L'ensemble prête évidemment à sourire. Pourtant, des accords qu'on entend en fond sonore, sourd aussi un indicible vague à l'âme. ◆

SAVOIR ENFIN QUI NOUS BUVONS
de **SÉBASTIEN BARRIER**

Le 16 décembre au Guilvinec (29), les 9 et 10 janvier à la Coupole, Scène nationale de Sénart, Combs-la-Ville (77), les 16 et 17 janvier au CentQuatre (Paris XIX^e), du 21 au 23 mai au Monfort Théâtre (Paris XV^e) et en tournée.

À l'instar de Sébastien Barrier, d'autres artistes s'emparent de sujets totalement décalés, fondés sur un propos ethnologico-scientifique.

Seuls en scène et hors piste

Comment appeler ce «*truc*»? Un spectacle, au sens usuel du terme? Lui préfère «*prise de parole*». Ce qui n'est déjà pas si mal. Seul en scène avec *Savoir qui nous buvons*, Sébastien Barrier a bien du mal à qualifier sa performance XXL qui, pourtant, confirme une tendance actuelle: des comédiens embrassant sur scène une thématique scientifico-ethnologique sur un mode qui, tout en se servant du sourire comme vecteur, repose sur un boulot de documentation considérable attestant un réel engouement pour les sujets les plus décalés. Ici, foin des fastidieux sketches sociétaux pour one-man shows ronéotypés: on parle bien assemblage et vinification, au gré d'une croisière ligérienne si insolite que, à notre connaissance, aucun artiste ne s'y était jamais à ce point aventuré.

Actuellement en tournée, où il affiche un peu partout complet (à commencer par Lyon, du 19 au 21 décembre), comme ce fut le cas à la rentrée au Théâtre du Rond-Point à Paris, **Alexan-**

dre Astier développe pour sa part sa passion précoce pour l'astronomie dans l'*Exoconférence*, une conquête de l'espace farfelue dont la préparation a transité par la rencontre avec des spécialistes et chercheurs de l'Observatoire de Paris, du laboratoire de géosciences de Toulouse et du Centre national d'études spatiales. De même qu'Astier (popularisé par la série télé *Kaamelott*) cite Pascal et le physicien Enrico Fermi, l'auteur et comédien **David Wahl**, lui, convoque Magellan ou le naturaliste français du XVIII^e siècle Mathurin Brisson pour *Une visite curieuse et secrète* filant dans l'Antarctique afin d'évoquer de manière faussement déconnaite le parcours singulier du manchot. Un exposé présenté à une échelle bien plus artisanale, puisque Wahl (qui a aussi en magasin un *Traité de la boule de cristal*) le joue parfois dans son appartement parisien, là où Astier s'appuie sur une logistiquette autrement ambitieuse (lumières, projections, décor, figurants), mais qui, l'un et l'autre, dénotent un art

de la causerie si consommé qu'il opère tel un sésame sur les propositions les plus improbables.

Une écriture buissonnière dont **Jean-Yves Jouannais** et **Frédéric Ferrer** se sont fait une spécialité en adaptant à la scène leur domaine de prédilection, inscrivant ainsi la vulgarisation dans un mouvement de balancier inverse - l'érudit qui fait son show. Le premier, critique d'art, à travers son *Encyclopédie des guerres*, spectacle-conférence qui fait les beaux soirs de Beaubourg depuis 2009. Et le second, agrégé de géographie qui, depuis 2010, déploie ses impeccables *Cartographies*, autre série de conférences théâtrales aussi parfaitement compréhensibles que totalement irracontables où il est question (dans *les Vikings et les satellites*) de l'importance de la glace sur Terre depuis mille ans, ou (dans *les Déterritorialisations du vecteur*) du chemin insensé parcouru de l'Asie à la Méditerranée par le redoutable moustique-tigre.

G.R.

